



FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT

RELIGION

JEANNE FRÉTEL
PIE ROQUES o.p.

Un miracle eucharistique à Lourdes

8 octobre 1948

Un miracle eucharistique à Lourdes
8 octobre 1948

Jeanne Frérel – Père Pie Roques o.p.

**Un miracle eucharistique
à Lourdes
8 octobre 1948**

Entretiens et témoignages

Préface de Patrick Theillier,
ancien responsable du Bureau Médical
des Sanctuaires Notre-Dame de Lourdes

Éditions François-Xavier de Guibert
10, rue Mercœur – 75011 – Paris

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et c'est de cette chambre que vous êtes partie pour Lourdes ?

J. F. – Oui.

Pendant ces onze années, avez-vous eu des contacts religieux privilégiés ?

J. F. – Toutes les semaines, l'aumônier de l'hôpital venait nous voir. Tous les vendredis, nous avions la Communion dans les chambres. Quand cela allait à peu près bien, on m'emmenait à la messe à la chapelle, le dimanche matin, sur un brancard ; parfois même dans la semaine. Une fois, j'ai eu une syncope pendant la messe et on m'a ramenée sans que j'ai pu communier.

Vous pouviez donc communier à peu près une fois par semaine ?

J. F. – Oui, et c'est ça qui m'a soutenue.

Pendant cette époque, est-ce que vous priiez beaucoup ?

J. F. – Prier, c'est beaucoup dire. Quand on est en train de crier qu'on a mal, on ne peut pas beaucoup prier.

C'est aussi une forme de prière, dans une certaine mesure...

J. F. – Je ne sais pas ce que c'était, mais ce n'était pas drôle.

Aviez-vous un sentiment d'injustice ?

J. F. – Non. Je devais supporter ce calvaire, c'est tout. Je

l'avais accepté.

Vous pensiez mourir ?

J. F. – Ah oui !

Vous pensiez que votre vie se passerait sur ce lit, jusqu'à la mort ?

J. F. – Je pensais bien mourir. Je m'attendais à mourir d'un moment à l'autre. Je faisais tellement d'hémorragies internes. Et quand je faisais des hémorragies internes, en même temps je faisais des occlusions, il fallait ouvrir.

C'était un hôpital tenu par des religieuses ?

J. F. – Oui, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Et à Pont-Chaillon, c'était les sœurs de Saint-Thomas-de-Villeneuve. À Saint-Vincent-de-Paul, j'ai connu trois religieuses qui étaient des saintes. Trois saintes.

Lorsque vous êtes dans cette chambre d'hôpital isolée, êtes-vous consciente ou inconsciente ?

J. F. – Oui et non. Plutôt non, mais quand j'ai été mise là juste avant mon départ pour Lourdes, je n'étais plus consciente.

Comment votre départ pour Lourdes s'est-il décidé ? Qui a décidé pour vous puisque vous n'étiez plus consciente ?

J. F. – J'étais déjà allée à Lourdes en 1947, avec les Diocésains de Rennes. J'étais déjà une très grande malade, mais je me souviens de tout ce qui s'est passé. Je me rendais compte

de tout. J'ai été soignée. C'était au mois de juin. Je suis allée aux cérémonies. Je me souviens même qu'il pleuvait et que, lorsqu'il faisait beau, on nous emmenait sur l'esplanade.

Le voyage n'a pas été trop dur pour vous ? On mettait combien de temps pour aller de Rennes à Lourdes ?

J. F. – À ce moment-là, nous partions à 15 heures, dans l'après-midi, et nous arrivions le lendemain matin.

Vous partiez dans des wagons spéciaux ?

J. F. – C'étaient des wagons fermés, comme il y en a encore. Nous étions à deux par compartiment. Mais, même à Lourdes, je n'ai pas pensé à la guérison.

Étiez-vous cependant contente d'aller à Lourdes ?

J. F. – J'étais très heureuse. Nous étions huit/dix, de l'hôpital. La sœur Bernadette, qui était une sainte sœur, nous avait demandé si nous voulions aller à Lourdes puisqu'il y avait un pèlerinage et qu'on devait emmener des malades des hôpitaux.

Vous connaissiez déjà l'histoire de Lourdes ?

J. F. – Pas du tout. Je ne connaissais pas Lourdes. J'ai accepté d'y aller parce que c'était un pèlerinage. J'y suis partie sur un brancard, mais en toute lucidité, pour prier. Nous avions tous les jours la communion. Pour moi, c'est une chose très importante, primordiale, indispensable. Depuis que je suis enfant, l'Eucharistie a été toute ma vie. Mais je n'ai jamais demandé à être guérie. L'Évangile dit : « Demandez et vous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

homme nu. Votre place n'est pas là. Ce n'est pas la plage ici. » Il me rétorque : « D'abord, est-ce qu'il y a des miracles ici ?

– Oui, il y a des miracles ici, mais dans la tenue dans laquelle vous êtes, vous n'êtes sûrement pas digne de rencontrer des miraculés, d'assister à un miracle. »

Nous avons continué à parler et sa copine lui a fait comprendre qu'il fallait qu'il s'habille. Il a mis le pantalon et m'a dit : « Et maintenant, puisque vous connaissez des gens qui ont été guéris à Lourdes, parlez-m'en.

– Mais puisque vous ne croyez pas aux miracles ? Même si vous en voyiez un devant vous, vous diriez que ce n'est pas vrai.

– Peut-être pas. Il faudrait que j'en sois sûr.

– La personne qui vous parle est une miraculée.

– Vous avez des preuves ?

– Oui. Voilà. »

Et je lui ai fait voir les documents concernant ma guérison.

Un an après, il s'est converti à Lourdes. Et ses parents, et sa fiancée, et les parents de sa fiancée.

J'en ai vu un autre qui était avec sa femme et ses deux petites filles dans la librairie qui se trouvait sur l'esplanade. Je devais absolument acheter un livre et je suis rentrée dans cette librairie. Il était en train de s'adresser à sa femme qui regardait un livre parlant de ma guérison : « Tu sais bien que je suis incroyant, moi. Je ne crois pas à toutes ces idioties. »

Je me suis approchée de lui : « Vous n'avez pas l'air de croire aux miracles, Monsieur.

– Non, Madame, je n'y crois pas. Je suis athée, mais si je voyais quelqu'un qui a été guéri à Lourdes, je changerais peut-être. »

Je lui dis alors : « Je suis Jeanne Frétel. »

Il sort précipitamment en disant : « Mais qu'est-ce que je suis venu faire ici !

– Monsieur, vous êtes venu chercher la vérité. »

Je l'ai revu un an après, il était là dans l'espoir d'être converti.

Un dernier exemple : une femme de 74 ans qui s'était mariée civilement à un catholique, et n'était pas baptisée. Ils avaient eu quatre enfants, non baptisés, non confirmés, pas de communion, rien.

Elle vient à Lourdes. À un monsieur qu'elle connaissait, elle dit : « Depuis le temps que vous me parlez de miraculés, vous ne m'en faites jamais voir ! » Elle s'en va en jurant : « Mon Dieu ! ... »

Je m'approche de ce monsieur et lui dis : « Vous avez l'air d'avoir bien du mal avec cette femme.

– Oui, Madame, parce qu'elle veut voir une dame miraculée que je ne connais pas.

– D'où est-elle, cette miraculée ?

– De Rennes. Elle est partie de Pont-Chailion pour Lourdes et elle a été guérie. Je sais que c'est Jeanne Frétel, mais je ne la connais pas.

– Qu'est-ce que vous lisez là ? »

Alors il me regarde : « C'est vous ! » Le pauvre homme court comme un fou et appelle la dame : « Je l'ai, la miraculée ! »

Je ne savais plus où me mettre. Les gens s'attroupent, vous savez.

La dame a fait une syncope. On l'a assise sur une chaise et on l'a sortie dehors.

Elle me dit : « Je veux voir un prêtre. »

Je vais voir un prêtre que je connaissais bien, mais il m'a dit : « Si elle n'est pas baptisée, je ne peux pas lui donner l'absolution, je ne peux rien faire. »

Elle est repartie quelques jours plus tard pour Saint-Brieuc où elle habitait, en me demandant mon adresse et en me donnant

la sienne.

Elle s'est mariée à l'église et elle a été baptisée le même jour. J'étais là avec le monsieur qui s'était fait apostropher. Nous étions parrain et marraine de tout le monde ! Il y avait quatre enfants et les petits-enfants. Les enfants n'étaient pas mariés. Le même jour, on les a mariés, baptisés, confirmés. Tous. Nous étions parrain et marraine et témoins pour tout le monde !

Eh ! bien, Monsieur, ils sont morts deux mois après tous les deux, à deux heures d'intervalle ! Les enfants et les petits-enfants viennent à Lourdes. Ce n'est pas beau, ça ?

Vous êtes un témoin privilégié de l'action que Dieu a faite en vous, mais aussi de l'action qu'Il fait à travers vous.

J. F. – Chaque fois que je vais à Lourdes, il y a des guérisons physiques, ou spirituelles, qui sont les plus importantes.

Pourquoi moi et pas un autre ? Cette question accompagne votre vie depuis cette journée d'octobre 1948. Pourquoi le père Roques, qui vous a donné la communion, a-t-il été choisi lui et pas un autre ? C'est la liberté de Dieu. À cette question, il n'y a pas de réponse sauf sous d'un devoir : celui de témoigner.

J. F. – Oui, c'est la seule réponse. Je suis âgée maintenant et fatiguée, mais s'il fallait que j'aille au bout de monde pour voir ne serait-ce qu'une personne, et avoir peut-être une chance d'aider à sa conversion, j'irais.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fistules. Elle sentait mauvais, mon Dieu ! Quand je l'ai embarquée, c'était en 1936, nous sommes arrivés vers six heures et demie du matin. Les piscines ouvraient. J'étais le seul aumônier dans une salle de cinquante-cinq malades. Un infirmier m'a dit : « Mon père, cela sent mauvais, les malades se trouvent mal. » J'ai hurlé : « Amenez-la à la piscine. » Les brancardiers l'ont prise et l'ont menée à la piscine. Instantanément, tout s'est refermé. Le Seigneur a tout refait. Le docteur m'a dit : « Mon père, même si elle retombe malade, il y a guérison. Elle ne peut pas à l'heure actuelle marcher et aller à la selle comme elle le fait, si tout n'était pas refait. »

Elle n'a pas voulu pardonner à son mari. « Non, non, je préfère crever. »

Elle n'a pas rendu à Dieu ce qu'elle avait reçu.

Père Roques – Je lui disais : « Mais enfin, vous êtes guérie... » Elle avait vingt et un ans, mignonne. J'ai insisté : « Il faut pardonner. » Il n'y a rien eu à faire.

À cette époque-là, je m'occupais de prostituées à Marseille, en 1935. Je suis allé à Fresnes pendant longtemps. Je me suis occupé pendant longtemps de l'enfance délinquante. C'est moi le premier qui suis allé à Fresnes et à Cadillac où avaient lieu les grosses condamnations des mineures. Mon premier camp était avec trois mineures qui avaient tué. L'une, un type, de onze coups de couteaux ; une autre avait empoisonné sept ou huit enfants ; la dernière avait empoisonné la moitié de sa famille...

C'étaient des filles dures. Certaines étaient tatouées : « À Julot, pour la vie. »

Quand j'ai traversé la cour de Cadillac, les filles ont dit : « Tu as vu le ratchon en blanc ? » La directrice m'avait prévenu : « Vous savez, mon père, vous serez seul. Il n'y aura

pas d'éducatrice, pas de surveillance. Si elles vous jettent de l'encre de Chine sur votre robe blanche... » J'ai dit : « On verra bien. »

Elles m'ont écouté. Elles sont toutes venues. Elles avaient fait des conneries, mais, moi aussi, j'en avais fait. On peut toujours recommencer une vie. « Ou bien vous voulez continuer dans ce milieu et vous êtes gangster ou putain par profession, ça, c'est votre affaire ; ou alors vous voulez vous en sortir et, là, on peut vous aider. »

Elles m'ont adopté. Je venais avec des disques, je les faisais danser et je passais des variétés au classique. Je finissais avec du Bach. Elles me réclamaient du Bach ! Alors que les trois quarts étaient entraînées dans des boîtes de nuit...

Je les ai emmenées à Bordeaux voir une exposition sur les Grecs. Je les ai fait camper. Il y en avait, parmi elles, qui n'avaient jamais vu une forêt. Le ministre m'a dit : « Elles vont toutes s'évader. » Je lui ai dit : « Non, Monsieur, dans le milieu, on a le sens de la parole donnée. » Quand j'étais à Marseille, j'ai amené au Rosaire des filles publiques. Des braves filles, qui étaient très bien, d'ailleurs. J'ai été le premier à faire tout cela. Maintenant, il y a les éducateurs... Mais le premier, c'est moi...

Avec le Christ, il y a toujours espoir, il passe par le pardon. Mais il y a des cas comme cela, voyez-vous, où une personne ne veut pas pardonner et retombe malade.

Pour la miraculée de Marseille, il y a un docteur qui a été ignoble. Il lui avait dit : « Si tu arrives guérie, je me confesse. » Lorsqu'il l'a vue guérie, il était fou ! Alors il l'a mise sur un billard, toute nue, et avec un stylet il lui a tapé dans le ventre. J'ai dit : « Vous ne pouviez pas lui foutre un coup-de-poing dans la gueule, non ? » Il lui a créé de nouvelles plaies ! Ça s'est infecté, mais j'ai toujours pensé que la raison profonde c'est qu'elle ne voulait pas pardonner à son mari.

Manquement à la charité.

Car la charité fraternelle est la clef de voûte du christianisme. C'est là-dessus que nous serons jugés. Il ne faut pas oublier ce qu'a dit le Christ : « Je vous reconnaîtrai à l'amour que vous aurez les uns pour les autres. »

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie
en avril 2012

N° d'imprimeur : XXXXX

Dépôt légal : avril 2012

Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par

Compo 66 – Perpignan

477/2012